Zeitschrift: Revue économique franco-suisse
Herausgeber: Chambre de commerce suisse en France
Band: 45 (1965)
Heft: 4: Sports d'hiver

Artikel: L'hiver à la montagne hier et aujourd'hui
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-886647

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'HIVER A LA MONTAGNE

HIER ET AUJOURD'HUI

Maurice ZERMATTEN

Gros chandail de laine brune ou noire — ou qui fut blanche — et demeure « non-dégraissée » et sent encore l'étable et le feu de bois; pantalon de drap brun ou noir, si épais qu'il se tiendrait debout tout seul au milieu de la chambre, si on le lui demandait; béret qui enveloppe la tête entière à l'exception d'une lisière où coule un regard méfiant : le paysan des hauts villages alpestres allait affronter l'hiver.

Dès la St-Martin, qui tombe le 11 novembre, il fallait s'attendre au pire. Aussi, le vieil homme, ce jour-là, entravait-il définitivement son petit troupeau. D'épaisses gelées faisaient craquer les herbages comme du verre. Et déjà la neige n'était plus loin, descendue pas à pas des cimes, jusqu'au seuil de la forêt, à une portée de voix du village. La flaque de pluie nocturne se vitrait au matin et les enfants s'amusaient, allant à l'école dans la grisaille de huit heures, à casser de leurs socques ces légers miroirs.

Boues pétrées; gros oiseaux silencieux dans les arbres, comme des fruits oubliés. L'été de la St-Martin avait prolongé une échéance inéluctable. Le temps d'entasser encore quelques bûches contre la muraille de la maison; le temps de débiter en quartiers quelques vieux troncs de mélèze dont les fibres rouges et coriaces se consumeront lentement dans le poêle de pierre ollaire : on est paré. Un matin, on se réveille dans une tour de silence enveloppée de neige.

Les antiques sagesses ont transmis la consigne. Pourquoi si petites, les fenêtres du chalet noir, si basses, si étroites qu'on y peut glisser la tête, non les épaules? C'est que le froid va coller ses glaces contre ces vitres, jour après jour, nuit après nuit, pendant des mois. Qu'on lui offre les prises les plus réduites! C'est lui, d'abord, qu'il faut craindre, lui qu'il faut combattre, cet affamé qui rôde, ce loup aux dents longues, au poil hérissé. Il hurle avec les bises, cogne aux portes, s'insinue entre les poutres dans la rage des tempêtes, et dessine au long des heures nocturnes, ces ramages de fougères sur les verres devenus opaques. Que l'on cloue, au besoin, ces fenêtres, afin que nul ne s'avise de laisser entrer le froid!

Décembre, janvier, février : mois reclus! Passage à vide de l'année. Hibernation de la marmotte dans son trou, sous l'édredon de neige. Toutes les forces se liguent contre l'inflexible étreinte du froid. La pierre du fourneau se chauffe bien à la flamme vive : c'est peu pour toute la maison. Les mains des enfants sont rouges d'engelures. Une longue toux déchire l'hiver paysan. La lampe à pétrole fume dans la pénombre.

Pas seulement le froid, mais la solitude. Ils n'étaient pas larges les chemins qui allaient d'une maison à l'autre, de la maison à la grange et à l'étable, du hameau au hameau. Ne parlons pas de la ville : le temps n'est plus d'y aller. Maintenant, toute piste est effacée, toute démarche vers ailleurs devient une entreprise. Quand il faut bien se rendre à l'étable, chaque matin, avant le jour, parce que les bêtes attendent d'être nourries, la pâle lumière de la lanterne éclaire des surfaces tourmentées de neige où l'on s'enfonce un peu au hasard. Tâtonnements du bâton entre les clôtures; hésitation du pas qui s'invente une piste de fortune. Va-t-on pouvoir retirer ce pied prisonnier des entassements accumulés par le vent de la nuit? Un pas, un autre pas, dans l'immense chaos où se balance une frêle lueur. Cercle étroit de vie qui se fraye une issue à travers les désordres de l'hiver. Il faut aller, quitte à sombrer soi-même dans l'avalanche.

Que deviendraient les pauvres bêtes si l'homme ne finissait pas par les atteindre? Il retire enfin les chiffons qui calfeutraient les interstices de la porte basse. Bouffée tiède et humide aux odeurs pressantes : l'homme, soulagé, reprend son souffle et réchauffe son corps transi. Tout à l'heure, il ira briser la glace qui recouvre l'abreuvoir; il regardera son troupeau qui se désaltère avec une longue application.

Le soir, à la veillée, la tribu prend place autour de la table. On raconte plutôt qu'on ne joue. Ainsi, de siècle en siècle, la légende a cousu la feuille nouvelle à la branche de l'arbre primitif. Ce peuple contait avec naïveté ses peurs, ses colères, ses angoisses, ses joies et ses amours. Une foi sans réticence inventait les gloires et les rigueurs de *l'autre monde*, celui qui accueille les morts à l'instant même où ils quittent le pays des vivants. D'eux à nous, viennent d'innombrables signes. Les poutres qui craquent, les branches qui gémissent dans le silence des nuits, les lumières voyageuses sur la terre et dans le ciel : autant de manifestations sensibles, d'invisibles présences. Elles sont partout, elles sont multiformes, dans la longue attente de l'hiver. Elles expirent dans le sanglot des tempêtes et tournent dans les tourbillons de la neige. Toute faute porte sa peine que la prière peut soulager quand les vivants l'offrent en chapelets, en rosaires, agenouillés devant les images des saints et de la Vierge. La prière allonge ses *Je vous salue* dans la somnolence et la peur des punitions éternelles. Parfois, le matin, on découvre sur la neige lisse la trace d'un voyageur inconnu...

Toute une magie déploie ses incantations dans la solitude épaisse de l'hiver. La pensée tourne comme la roue du moulin sur des graines qui lui échappent. Et la mort est partout présente, dans ce temps qui voisine avec l'éternité. L'hiver est cruel aux veillards qui s'abandonnent à leurs maladies dans le sentiment qu'ils ont de leur inutilité. L'ennui tue aussi sûrement que le froid, que la faim. Triste cortège grelottant qui s'engouffre dans une église pas chauffée. Sous les châles noirs, les femmes ont l'attitude de la résignation et de la douleur. Quelle tristesse est celle des cimetières où les morts, les pauvres morts ont si froid!

... C'est fini. Ces images sont d'un autre temps. Elles vont entrer dans les livres de légendes. L'hiver de la montagne a perdu son visage de la résignation et de la peur. La neige, d'ennemie, s'est faite complice d'une séduisante aventure. La nuit a perdu son pouvoir; la solitude n'emprisonne plus personne. Le froid n'intimide plus que les petits vieux qui refusent leur temps.

Tout a commencé vers la fin de la guerre de 1914.

... « Un matin, on se réveille dans une tour de silence enveloppée de neige » ...

Un jour, on a pu souffler une dernière fois la flamme vacillante de la lampe à pétrole. L'électricité, mystérieuse, éclatante, a fait irruption dans la vieille chambre de bois. La présence de cette clarté vive, si consentante au moindre désir, a bouleversé toutes les habitudes, chassant les magies hivernales, appelant des communications hier interdites. La rue, éclairée, est devenue un lieu de rencontre. On a pu lire, à la veillée; le journal et le livre ont délivré l'esprit qui le rongeait. Les revenants, mis en fuite, ont regagné leur purgatoire.

Presque en même temps, nous avons pu voir arriver la première paire de skis. Personne n'a pensé que ces deux planches de frêne allaient accomplir à leur manière une révolution. Elles allaient rompre le cercle de l'isolement séculaire. La neige enfermait l'homme dans sa maison, le condamnait à l'immobilité : elle l'invitait, tout à coup, aux débats les plus libres, aux vertiges de la vitesse dans l'éclat de la lumière. Plus de barrières, plus de murailles : l'immense espace de la montagne ouvert, brusquement, à toutes les ivresses... Il fallut du temps pour y croire.

La jeunesse des années 1920 découvrit avec la paix la chance de cette évasion. Son impatience se jeta dans une aventure dont elle ne devinait point l'importance. L'argent était rare : on attacha à ses chaussures des douves de tonneau, des lattes recourbées. Et l'on partit à la conquête de la liberté.

Oui, devant l'inépuisable piste sans clôture, les jeunes montagnards découvrirent qu'ils étaient libres. L'hiver, franc de tous travaux, les invitait au bonheur partagé. De reclus, le paysan devint sportif. Le froid fouettant le sang invitait à l'effort. Là où le renard et le lièvre, seuls, dessinaient la trace de leur quête nocturne, l'effleurement parallèle des planches légères sillonna l'étendue.

Ce fut comme un immense réveil, dans la surprise d'une génération qui n'en croyait pas ses yeux. Aucun obstacle ne pouvait plus modérer l'ivresse d'une délivrance. Ils

vont se tuer, disaient les vieux, le nez contre la vitre... Mais ils se sentaient eux-mêmes pris de vertige et quand le soleil réchauffait les ébats des aventuriers, ils allaient jusqu'au bout du chemin pour les voir descendre de la forêt avec l'audace et l'agilité de ceux de *l'autre monde*...

C'en était fini des vieilles claustrations, des ruminations au bord de la détresse et de l'ennui. L'arrivée de la radio, un peu plus tard, puis, aujourd'hui, de la télévision, aura fait le reste.

La montagne n'est plus la prison où l'on s'ennuie : c'est l'espace rendu à la liberté, au jeu, au plaisir, à la santé dans la lumière. L'hiver ne condamne plus personne à l'interminable pénitence. Le car postal, deux ou trois fois par jour, s'en va vers la plaine et la ville, quelle que soit l'humeur du temps. Une machine chasse devant elle la neige de la nuit.

Il faut bien encore se battre contre la neige, se battre contre le froid, mais le vieux poêle de pierre ollaire a fait place au fourneau à mazout, au radiateur électrique. Les fenêtres, agrandies, s'ouvrent chaque matin sur la lumière et l'air pur. Et la jeunesse désentravée découvre qu'il fait bon vivre.

M. Z.

... « L'hiver ne condamne plus personne à l'interminable pénitence » ...